

STARS ET FILMS

TOUS LES JEUDIS

N° 145. 17-3-49.

FILM COMPLET

16 PAGES 8 FRANCS

La
Cité sans voiles

avec
BARRY FITZGERALD

Carnegie
HALL

Imprimé en France.



PRÉSENTÉ PAR

Universal Film SA

Scénario

de Albert Maltz et Malvin Wald.

Production Mark Hellinger.

Film raconté par J. Mettra.

DISTRIBUTION :

Inspecteur Dan Muldoon.....	BARRY FITZGERALD.
Frank Niles.....	HOWARD DUFF.
Ruth Morrison.....	DOROTHY HART.
Jimmy Halloran.....	DON TAYLOR.
Willie Garzah.....	TED DE CORSIA.
Dr Stoneman.....	HOUSE JAMESON.

CET homme à physionomie énigmatique qui médite à son balcon, au-dessus de quel paysage étrange laisse-t-il errer son pénétrant regard ? Est-ce sur une île à la végétation fantastique ? Non, c'est sur une ville extraordinaire, la plus vaste des capitales, dont l'existence est faite des millions d'existences qu'elle abrite. Comme toutes les métropoles, elle a ses drames et ses mystères. C'est sur l'un d'eux que nous allons nous pencher, écartant ainsi le voile qui tendait entre elle et nous un écran d'illusions et nous initiant aux pulsations secrètes de son cœur de pierre.

Nous sommes en été. Il est une heure du matin. Dans l'air pesant, New-York est endormie, du moins semble dormir, car, dans toutes les villes du monde, des êtres humains ignorent le sommeil, les uns parce qu'ils doivent travailler pour gagner leur pain, la nuit, les autres parce qu'ils jouent de l'argent ou le gaspillent pour passer la nuit, d'autres, enfin, parce qu'ils se tiennent à l'affût de tout ce qui peut leur en procurer non n'importe quel moyen.

Ici, une banque n'est plus que vide et silence. Là un théâtre, lustres éteints, est un désert de ténèbres. Dans les ateliers d'usine, les machines sont au repos. Les navires sommeillent, au long des quais, sur les eaux troubles et profondes.

Et, dans cette chambre d'un luxe un peu clinquant, une femme, silencieusement, se débat entre les bras de deux ombres sinistres. Ah ! comme elle lutte, se tord, glisse, puis tombe, enfin vaincue, tout à l'heure encore si vivante en son sommeil hanté de songes dorés, maintenant et à jamais matière inerte promise à la bouche insatiable du néant !

— Garzah, chuchote dans l'obscurité une voix avinée, fêchons le camp.

— T'es malade, mon vieux ! Il faut d'abord prendre nos précautions. Allons, aide-moi à la transporter dans la salle de bain.

— Qu'est-ce que tu veux faire ?

— La noyer, parbleu ! dans sa baignoire, pour faire croire à un accident.

La chaude nuit se meurt. L'aube fraîche va naître. Les deux misérables longent maintenant un des quais de l'East River. Le grand s'impatiente après le petit qui titube et monologue :

— On n'aurait pas dû faire ça. Moi, je voulais pas la tuer. Qu'est-ce que je raconterai au bon Dieu quand y faudra grimper là-haut ? On dit bien qu'il a bon cœur, mais, pour sûr, y doit pas aimer les types dans notre genre !

— Avance, Backalis, et tais-toi, gronde Garzah. Je t'avais recommandé de ne pas te solder pour ce coup-là. L'alcool, ça vous avachit un type. J'aurais pas dû avoir confiance en toi. Tu serais capable de jasper devant des mouchards.

Garzah a saisi son complice par le bras, le pousse vers le parapet. Puis, tirant une matraque de l'intérieur de son vêtement, l'abat sur la nuque de l'ivrogne.

— Si tu as encore soif, voilà de quoi boire, ricane-t-il, en faisant basculer le corps dans la rivière.

..

Le commissariat du quartier de Chelsea, à New-York, est une triste bâtisse, dans une rue plus triste encore. C'est ici que l'on doit déclarer accidents, vols, meurtres, etc. Au troisième étage, la brigade criminelle accomplit son travail discrètement. Il y a l'inspecteur Dan Muldoon, un des plus fins et chevronnés limiers de la police américaine.

— Bonjour, commissaire, dit-il à Donave, son supérieur hiérarchique. Quoi de nouveau ?

— Il y a que je me demande souvent de quoi est fait le cœur des hommes.

— Ma femme, Dieu ait son âme, disait toujours que si l'on veut connaître un homme, c'est sur son cœur et non sur son visage qu'il faut se pencher.

— Certes ! Seulement, il s'agit de savoir y lire. Vous n'avez rien d'urgent, Dan ?

— Non, rien depuis hier.

— Tenez, voici une enquête à commencer : une femme trouvée morte dans son bain. A propos, que pensez-vous du jeune Halloran ?

— Il est plein de bonne volonté, mais, dame, il commet les erreurs de son âge.

— Prenez-le avec vous. Vous le dresserez.

..

Muldoon, que ses collaborateurs habituels avaient précédé sur les lieux, promena autour de l'appartement son regard vif et précis.

— Alors, Shaeffer, dit-il à l'inspecteur de la section voisine, arrivé le premier, je vous écoute.

— La défunte se faisait appeler, à New-York, Jane Dexter, commença l'inspecteur.

Elle avait vingt-six ans, était célibataire, mannequin dans la maison de couture Hervit. Ses parents, des Polonais, habitent l'État de New-Jersey. Ils se nomment Batory. La femme de ménage, ici présente, l'a trouvée plongée dans sa baignoire en venant prendre son service à neuf heures. Terrifiée, elle a fait monter le concierge et ils l'ont transportée sur son lit.

— Ils auraient mieux fait de ne pas toucher au corps. — Chef, interrompit Halloran, qui furetait un peu partout, il y a une boîte de pilules sous le lit. On dirait un somnifère. Peut-être la femme a-t-elle avalé une dose trop forte de ces pilules.

— Jimmy, n'empêchez pas sur les fonctions du

Abonnements : France : un an 400 fr. — Six mois 200 fr.
Etranger : un an 650 fr. — Six mois 325 fr.
Direction-Administration : 43, rue de Dunkerque, Paris (X^e).

En cas de changement de prix du numéro, les abonnés seront servis jusqu'à concurrence de la somme figurant à leur crédit.

médecin légiste. C'est un savant homme, appointé par la ville pour déterminer les causes des morts douteuses. Il faut lui laisser gagner sa vie.

Le médecin légiste apparaissait au même moment. Après examen minutieux, il se tourna vers Muldoon :

— Ni accident, ni suicide, prononça-t-il. Ecchymoses sur la gorge, les épaules, les bras. Légères brûlures autour de la bouche et du nez causées par l'application de chloroforme. Elle a été anesthésiée après une lutte très vive et plongée dans la baignoire encore vivante. L'écume autour des lèvres indique la noyade. Mon rôle se borne là. A votre tour, inspecteur.

Halloran, qui poursuivait ses investigations, appela Muldoon.

— Venez voir. Un pyjama d'homme dans le panier à linge sale.

— Il est fort joli et ne vient sûrement pas des *Prisonniers*, fit Dan.

Se tournant vers la femme de ménage :

— Pouvez-vous me dire à qui appartenait ce vêtement ?

Visiblement bouleversée, M^{me} Martha balbutia : — Peut-être à Mr. Philippe Henderson. Il vit à Baltimore, mademoiselle me l'a dit, du moins. Elle était bien un peu légère, à mon avis, mais si bonne fille !

— Décrivez-moi ce monsieur.

— Environ cinquante ans, très grand, très élégant. Mais je ne l'ai vu qu'une fois.

— En dehors de celui-là, Jane Dexter avait-elle d'autres relations masculines ?

— Oh ! seulement Mr. Frank Niles, un gentil jeune homme.

— Cette baguë qu'elle a au doigt, en connaissez-vous le provenance ?

— Mademoiselle m'avait raconté que c'était un saphir noir, une chose très rare, qui lui avait été envoyée des Indes par son frère. Elle avait beaucoup de bijoux enfermés dans ce petit coffret sur la commode.

— Nick, dit Muldoon à l'agent chargé de relever les empreintes, est-ce que votre travail est fini ?

— Oui, inspecteur, vous pouvez toucher à tout. Le coffret était vide quand on l'ouvrit. Le vol était donc, apparemment, le mobile du crime.

Muldoon tendit à Halloran une ordonnance médicale découverte dans la table de nuit, ordonnance écrite sur papier sans en-tête et à signature illisible.

— Voyez le pharmacien, le médecin. Rendez-vous à la maison de couture où Miss Dexter était employée. Rapportez-moi un plein panier de renseignements.

Le pharmacien, personnellement, ne se souvenait en rien de la victime, mais, en consultant ses registres, il fournit le nom du médecin : le Dr Stoneman.

Jim se dirigea immédiatement vers le cabinet de ce dernier.

Le médecin eut un violent sursaut lorsque le jeune détective lui eut appris la fin tragique de sa cliente.

— Je sais d'elle peu de chose, fit-il. Elle n'est venue me consulter qu'une fois. Je la mis en garde contre les stimulants qu'elle prenait le jour et les narcotiques qu'elle absorbait la nuit ; je lui recommandai de se ménager davantage. Mais, pour elle, la vie paraissait trop courte, avide qu'elle était d'en jouir au maximum comme tant de jeunes à notre époque.

A la maison de couture, Jim fut reçu par la directrice.

— Elle n'appartenait plus à notre maison depuis trois semaines, assura Mrs. Hewit.

— J'avais été obligée de la renvoyer, car les maris accompagnent souvent leur femme ici. Or, beaucoup d'entre eux semblaient s'intéresser un peu trop à ce mannequin, ce qui déplaisait, naturellement, à nos clientes. Elle avait chez nous une amie, qui pourra peut-être vous fournir des détails utiles. Je vais la chercher.

Ruth Morrison était une belle fille brune, qui scruta d'un air méfiant le visage du détective quand elle fut en sa présence.

Vraiment, elle ne connaissait personne qui pût en vouloir à sa chère amie, Jane Dexter, déclara-t-elle ; elle n'avait jamais entendu parler non plus d'un Mr. Philippe Henderson. Était-elle sincère ? Jim, en doutant un peu, la pria de le suivre au commissariat.

Pendant ce temps, Muldoon, se servant du carnet d'adresses de la morte, retrouva dans son secrétaire, tendait partout ses filets. Constantino, un de ses

assistants, avait été envoyé à La Keewood, chez les parents de la victime, et Perelli, un autre, avait ramené Frank Niles dans le bureau de l'inspecteur.

Ce jeune homme, au visage inexpressif, débitait avec un calme déconcertant les plus effrontés mensonges et mettait à rude épreuve la patience de Dan.

Oui, il connaissait Jane Dexter. S'occupant de représentation de tissus, il lui versait une commission chaque fois qu'elle lui procurait un client dans la couture. Ils avaient même dîné la veille ensemble.

Il parut vraiment frappé lorsque Muldoon lui annonça qu'elle avait été assassinée.

A cet instant, Jim se fit annoncer avec le témoin qu'il amenait.

— Et Miss Ruth Morrison, la connaissez-vous également ? interrogea Muldoon, machonnant son éternelle pipe.

— Oui. Je l'ai rencontrée une ou deux fois chez Miss Dexter.

— C'est bon. Qu'on introduise Halloran et la jeune personne, ordonna l'inspecteur à un agent.

Ruth Morrison, à la vue de Frank Niles, eut un geste de surprise.

— Frank ! Que faites-vous ici ? s'écria-t-elle.

— Tiens, tiens, dit Muldoon souriant, je croyais que vous vous connaissiez à peine.

— Par exemple ! protesta la jeune fille, nous sommes fiancés !

— Félicitations ! murmura Dan, ironique.

Et, après lui avoir posé quelques questions, il recommanda à Miss Morrison de rester à sa disposition, puis la congédia.

— Belle fille, ajouta-t-il en la voyant disparaître, jolies jambes. Qu'en dis-tu, Fuller ? Ne les perds pas de vue.

— Ce sera un plaisir, répliqua l'agent ainsi interpellé. — Et maintenant, Mr. Niles, à nous deux, reprit l'inspecteur, revenant s'asseoir dans son cabinet.

— Si je vous ai déclaré tout à l'heure que je connaissais à peine Ruth, c'est que je voulais mettre ma fiancée en dehors d'une affaire comme celle-là, insinua Niles.

— Hum ! Je suis certain que votre fiancée ignorait les rapports... familiers que vous entreteniez avec son amie. D'ailleurs, écoutez, mon garçon, voici plus de trente-huit ans que j'exerce mes fonctions. Eh bien ! après tant d'enquêtes, d'interrogatoires, de cas divers, vous m'apparaissiez comme le plus grand, le plus conscient des menteurs que j'aie jamais rencontré. Non seulement vous ne vendez pas de tissus, mais vous n'avez aucune occupation avouable et devez de l'argent un peu partout.

— Mais je vous affirme que je n'ai pas tué Jane Dexter. Je viens de vous dire où j'étais cette nuit.

— C'est vrai, plusieurs témoins sérieux déclarent vous avoir rencontré au *Trinidad Club* entre une heure et deux heures du matin, c'est-à-dire au moment où la jeune fille était assassinée. Alors, pourquoi tant de mensonges inutiles ? Vous êtes libre, mon garçon, allez ; seulement, ne cherchez pas à égarer la justice...

Et, sur ces énigmatiques paroles, il fit reconduire le visiteur, tout en recommandant à ses assistants de le

Garzah tire une matraque de son vêtement, l'abat sur la nuque de l'ivrogne.



filier jour et nuit et de ne pas prononcer son nom devant les journalistes. Il fallait qu'il parût être laissé complètement en dehors de ce meurtre mystérieux.

Jusque-là, l'enquête n'avait pas fait un pas. Le vague signalement de Philippe Henderson, télégraphié à la police de Baltimore, n'avait pas permis de retrouver ce personnage.

Cependant Muldoon, avec sa nonchalance ordinaire, au lieu de répondre aux questions que lui posait le commissaire Donave, se bornait à crayonner au tableau noir :

Frank Niles.

Philippe Henderson.

Ruth Morrison.

Joseph Gillicuddy.

— Qu'est-ce ? demanda Halloran, surpris, en voyant l'inspecteur tracer ce dernier nom.

— C'est ainsi que l'ami Dan désigne toujours l'inconnu dans une affaire, répliqua en riant Donave.

— Alors vous croyez, Dan, qu'il y aurait deux coupables ? Henderson et Mr. X... ?

— Jim, fit Muldoon, s'adressant au détective débutant, supposez que je sois une séduisante belle fille. Comment feriez-vous pour m'anesthésier ?

— Eh bien ! je... euh... je prends le tampon et je crois que la meilleure façon de l'appliquer serait de me placer derrière vous et de vous le coller sur la figure... ainsi.

— Exact, s'il s'agissait d'un homme seul. Or, on voit des marques de doigts sur les deux bras du cadavre, ce qui signifie qu'un individu se tenait derrière elle, l'immobilisant des deux mains, tandis qu'un autre administrait le chloroforme. Et cet individu était fort et avait de gros doigts. C'est lui que je baptise Gillicuddy.

Le même soir, Constantino ramenait à la brigade criminelle Mr. et Mrs. Batory, les parents de la victime : la mère, visage dur et buté ; le père, simple, digne, accablé.

Comme Muldoon, avec toute la délicatesse possible, les mettait au courant du drame, la mère l'interrompit avec véhémence :

— Je savais qu'elle tournerait mal. Toutes ces jeunesse, ça ne rêve que d'une vie brillante ! Elle est bien avancée ; pour elle, plus rien ne brille, maintenant !

— Vous devez respecter son repos, reprocha Dan, qui, bien que blasé, trouvait choquante pareille fureur.

— Non, une mort semblable n'est pas un repos ! Et, pour nous, c'est le scandale ! Mon mari est jardinier chez des banquiers, des personnes très respectables. On va nous jeter dehors. Ah ! je la hais, je la hais !

— Paula, assez, implora le vieux Batory.

— Laisse-moi. Je vous dis que je la hais, elle a ruiné notre vie. Elle avait honte de nous et ne portait même plus notre nom.

— Veuillez vous calmer ; nous allons vous conduire au dépôt mortuaire, fit l'inspecteur.

— Oui, je la hais, répétait en chemin l'étrange mère. Je la hais pour tout ce qu'elle nous a fait.

Une infirmière ouvrit la porte du lieu funéraire où, sur des dalles glacées, sous de lugubres draps de toile grossière, se dessinaient des formes rigides.

— Madame, veuillez reconnaître votre fille, prononça sévèrement Muldoon, faisant signe à l'infirmière de soulever le coin d'un de ces draps.

A la vue du visage violacé, l'instinct maternel, enseveli sous la braise de la rancune, balaya tout.

— Oh ! mon enfant, mon enfant, ma Mary, est-il possible que tout soit fini ? sanglota Paula Batory, se jetant avec emportement sur le corps raidi.

Il fallut l'en arracher, l'entraîner hors de la salle. Une fois les formalités accomplies, Muldoon et Halloran, accompagnant le couple désespéré, durent laisser s'asseoir la malheureuse, encore tremblante, sur le parapet du quai.

— Savez-vous qui l'a tuée ? interrogea-t-elle soudain.

— Non, pas encore. Cette bague était à son doigt. Votre fille a dit à quelqu'un qu'elle lui venait de son frère installé aux Indes ?

— Elle n'a jamais eu de frère. Nous ne savions rien d'elle depuis qu'elle nous avait quittés. Dieu sait qui lui avait donné ce bijou.

— Elle n'est plus, maman, tais-toi, fit le père. Nous sommes un peu responsables de son sort. A l'âge

... Ni accident, ni suicide, prononça le médecin.



de quinze ans, elle travaillait déjà comme vendeuse dans un magasin. C'était dur, elle était déprimée. Mais c'était une bonne petite, dans le fond.

— Et alors c'est-tu qu'elle était seule à avoir une vie difficile ? Oh ! Dieu ! Si elle avait pu naître laide !

N'ayant obtenu des pauvres Batory aucun détail susceptible de les guider dans le labyrinthe de l'enquête, Muldoon chargea le brigadier Perelli d'aller voir toutes les personnes inscrites sur le carnet d'adresses, afin de glaner, si possible, quelques renseignements concernant l'introuvable Henderson. Quant à Jim, muni du saphir noir, il devait courir toutes les bijouteries de la capitale dans l'espoir d'en découvrir la provenance.

— Mes pauvres pieds ! gémit Halloran.

— Plains-toi. Pour tes débuts, tu tombes sur un cas splendide, compliqué à souhait — qui te vaudra un avancement rapide si tu m'aides à le tirer au clair, — au lieu de te morfondre sur quelque banale agression envers une vieille rentière. A propos, ne penses-tu pas qu'il est troublant, ce jeune maniaque du mensonge, Frank Niles ? J'apprends à la minute qu'il a vendu ce matin un étui à cigarette de six cents dollars à un bijoutier. Très bizarre, puisque cet étui faisait partie d'un stock d'objets dérobés chez le Dr Stoneman, au mois de mars de cette année. En second lieu, avec ces six cents dollars en poche, notre garsment est allé retenir une place d'avion pour Mexico. Donc, il fuit. Et pourquoi ?

Les pérégrinations de Halloran devaient porter leurs fruits. Le lendemain, rayonnant, il venait au commissariat.

— Chef ! le saphir que Jane Dexter portait au doigt quand elle a été tuée faisait partie d'un vol de bijoux

qui a eu lieu chez Mrs. Hylton, 478 Park Avenue. J'ai découvert le joaillier qui a réparé l'anneau.

— Nous recherchons des meurtriers et nous nageons en plein dans une histoire de vols, grommela Muldon. Téléphone à Mrs. Hylton, nous allons lui rendre visite ensemble. Je t'offre un bock et une pincée de sel à jeter par-dessus ton épaule. L'affaire commence à démarrer.

Quand ils se présentèrent 478 Park Avenue, Mrs. Hylton, une coquette et piquante beauté mûre d'une cinquantaine d'années, les reçut avec enthousiasme.

Comment ? C'était ce délicieux jeune homme qui avait retrouvé le bijou ? Elle lançait à Jim des oeillades assassines ! Elle avait offert cette bague à sa fille pour la récompenser de ses succès à sa sortie du collège. Elle l'attendait d'une minute à l'autre, car, très indépendante de caractère, sa fille avait son appartement particulier et travaillait.

Ni Muldon, ni Halloran ne s'attendaient au coup de théâtre qui se préparait. Ce fut Ruth Morrison qui entra au salon.

— Mademoiselle, vous vous appelez donc Hylton ? dit l'inspecteur.

— Non, Morrison, rectifia la mère. Elle est la fille de mon premier mariage. Regarde, chérie, ces messieurs te rapportent le saphir perdu.

— Ma bague ! s'exclama Ruth. Comment est-elle en votre possession ?

— Jane Dexter, votre amie, la portait au doigt.

— Jane ? Qui la lui avait donnée ?

— C'est à vous que nous voulions le demander, répartit Dan la fixant avec insistance. Et, pardon, voulez-vous me permettre d'examiner votre bague de fiançailles ? Tiens, la monture en est très ancienne. Hum ! Jim, consultez la liste.

— Le 8 janvier dernier, cette bague a été dérobée à Mrs. Franklin à New-Rochelle, lut Halloran.

— Enfin, c'est fantastique ce que vous racontez là. Comment imaginer que Frank...

Mulsoo ne laissa pas Ruth achever sa phrase.

— Miss Morrison, vous allez nous accompagner chez

Mr. Franke Niles. Vous pourrez, de cette manière obtenir toutes les explications désirables.

Quand les policiers parvinrent à l'immeuble où habitait le jeune homme, l'agent en civil qui en surveillait les abords leur apprit que l'oiseau était au nid, et seul. Seul ?

Cependant, comme leurs coups de sonnette réitérés restaient sans réponse bien qu'on entendit remuer à l'intérieur et que, soudain, un bruit de chute lourde les eût alertés, Jim enfonça la porte d'un revers d'épaule.

Dans la première pièce, Niles gisait, effondré, le nez sur le tapis. Tandis que Dan s'efforçait de le relever, aidé de Ruth qui gémissait.

— Franck, Franck chéri, que se passe-t-il ?

Halloran bondissait dans la seconde pièce, où la porte de l'escalier de secours était ouverte, s'élançant au dehors, criant à une ombre qui dégingolait les marches avec une célérité remarquable :

— Police, police, arrêtez ou je tire.

Mais il eut beau joindre l'action à la parole et décharger son arme à plusieurs reprises, l'inconnu disparut dans la station de métro toute proche.

Lorsque le détective, essouffé et dépité, regagna l'appartement, Niles, la tête sur la poitrine de Ruth, était étendu sur le canapé.

— Frank chéri, es-tu blessé ? Souffres-tu beaucoup ? disait la jeune fille, le couvrant de baisers ardents sous l'œil ironique de Muldoon.

— Ne me faites pas commettre le péché d'envie, délicieuse enfant, murmurait-il. Assez, assez, laissez-en pour la justice... Mon joli prince, ma beauté, réveillez-vous, ajoutait-il administrant de bonnes clagues sur les joues de Frank. Mademoiselle, tâchez de découvrir du café ou du thé, même froid, à la cuisine. Non, pas de whisky. L'alcool ne doit pas être mélangé avec le chloroforme. Eh bien ! Jim ?

— L'autre type s'est enfui dans le métro. Il est grand et assez corpulent et d'un lesté !

— Dommage. Ah ! voici Mr. Niles qui se ranime. Il va être bien gentil et, sans nous inventer une belle histoire, cette fois, nous raconter ce qu'il y a eu, car nous venons de lui sauver la vie ! L'individu qui a tué Jane Dexter a essayé le même truc sur vous, mon garçon. Nous l'avons dérangé.

— Je ne sais rien. Je faisais ma valise quand j'ai été frappé par derrière. Ce devait être un cambrioleur.

— Vous a-t-on dérobé quelque chose ?

L'air inquiet, Frank se laissa glisser jusqu'à la mallette ouverte, en bouleversa le contenu, puis, machinalement, enfonça la main dans la poche de son veston.

— On ne m'a rien pris, fit-il visiblement rassuré.

Dan lui avait saisi les doigts et en extrayait un briquet en or.

— Très beau, grosse valeur. Jim, consultez la fameuse liste.

— Mr. Forrest, 68^e rue, a mentionné le vol de ce briquet il y a trois

C'est sous le nom de Gillicuddy que l'inspecteur désignait toujours l'inconnu dans une affaire.



↑ Ruth Morrison était une belle fille brune.

semaines, annonça le détective, parcourant plusieurs feuillets dactylographiés.

— Quoi ? Vous voulez insinuer que je suis un voleur maintenant ? Ruth chérie, n'écoutez pas ces gens-là !

— Frank, où as-tu acheté ma bague de fiançailles ? Réponds, je t'en supplie.

— Quelqu'un me l'a vendue, d'occasion, cela n'a aucun intérêt...

— Et l'étui à cigarettes de ce matin, fit doucement Muldoon, que vous avez vendu 600 dollars, avec lesquels vous avez pris une place dans l'avion pour Mexico... sans espoir de retour...

— Tu voulais partir, s'écria la jeune fille ! Nous avons déjeuné ensemble, et tu ne m'as pas avertie de ce projet.

— Vous avez fini de me tourmenter tous les trois ? Ces objets, c'est Jane Dexter qui me les avait donnés, là. Je ne les ai pas volés.

— Et ma bague de fiançailles aussi ?

— Ta bague de fiançailles aussi !

— Frank, écoute, c'est impossible. Tu mens. Je t'aime, Frank. Si tu as volé, je te pardonnerai, je t'épouserai quand même, mais me tromper avec Jane tu n'as pu faire cela ?

Muldoon repoussa doucement Ruth qui, tout près d'avoir une crise de nerfs, répétait sans cesse :

— Tu mens, tu mens, tu mens !

— Niles, je vous arrête, dit-il, pour trafic de bijoux dérobés.

..

Il y a d'innombrables hasards. Le corps de Backalis ayant été repêché dans l'East River, Halloran se trouva là à point pour établir certains rapprochements entre cette mort et celle de Jane Dexter, puisque le jeune mannequin avait été assassiné entre une heure et deux heures du matin et l'ivrogne entre trois et six heures. En outre, ce qui frappa le détective, c'est que Backalis avait été condamnée à deux ans de prison pour vol de bijoux chez un brocanteur. Après avoir obtenu de Muldoon la permission de suivre cette piste et après avoir consulté le dossier du noyé, il s'en fut voir, au commissariat de Long Island, le policeman nommé Hicks qui avait arrêté le cambrioleur. Hicks révéla à Jim que Backalis n'avait été qu'un comparse dans le vol chez le brocanteur. Il opérait pour le compte d'un individu, dont il avait été impossible de lui faire dire le nom, qui s'était enfui au moment de l'arrestation pendant que le policeman passait les menottes à Backalis. Ce dernier lui avait crié : « Mets les bouts, Willie », et l'homme, de corpulence assez forte, avait lancé une chaise dans la vitrine, sauté à travers la glace brisée et s'était retrouvé sur ses pieds avec une adresse dénotant des qualités d'acrobate-né. Un détail avait surpris l'agent dans cette affaire. Ledit individu, lui, laissant le soin des bijoux et bibelots à son complice, n'avait volé qu'un harmonica. Hicks en concluait qu'il devait aimer jouer de cet instrument primitif, cet objet n'ayant aucune valeur marchande.

Le type qui s'était sauvé de l'appartement de Niles, après avoir essayé de le supprimer de la même manière que Jane Dexter (probablement pour se débarrasser d'un témoin ou d'un complice gênant), étant également un individu trappu et fort lesté, Halloran en concluait qu'il était sur la bonne voie. Ce que voyant, Muldoon chargea Constantino et Fuller de l'aider dans ses nouvelles investigations.

Sans se lasser ni jour ni nuit, les trois limiers coururent les bureaux ou agences de placement pour artistes, les music-halls, les cirques divers, posant partout la même question :

— Connaissez-vous un acrobate nommé Willie, qui joue de l'harmonica ?

Un soir, dans un cirque forain, Constantino reçut cette réponse du directeur :

— Willie Garzah, le beau joueur d'harmonica, je lui ai appris son métier ici même. Tâchez de savoir où il perche. Il n'est jamais revenu, après m'avoir emprunté 38 dollars. A cette époque, il logeait dans Staten Island avec son frangin, Eddie.

Ces précieux renseignements permirent à Jim,



— Savez-vous qui l'a tuée ? interrogea soudain la mère.

après d'innombrables tâtonnements, de retrouver Eddie Garzah, manœuvre dans un immeuble en construction.

— Je n'ai plus aucun rapport avec mon frère, déclara l'ouvrier. C'est un vaurien. Il y a trois mois, il voulait me vendre une bague pour ma femme. Vous pensez si je l'ai expédié. Il avait une chambre du côté du pont de Williamsburg. Vous trouverez sa photo dans les journaux. Elle y a paru quand il a fait un numéro sensationnel au Cirque mexicain.

..

La police de Baltimore n'était pas restée inactive. La photo de Frank Niles lui ayant été communiquée, elle avait retrouvé un certain Mr. Mac Cormick, qui débarqua un beau matin au commissariat de Chelsea.

Sa confrontation avec Niles faillit dégénérer en pugilat. Si les agents ne l'eussent retenu, il aurait réduit le jeune homme en chair à pâté.

— Ce petit escroc à l'air mielleux, dit-il à Muldoon, s'est présenté chez moi avec une lettre d'introduction digne d'être honorée. Il m'a raconté que sa sœur était malade, qu'il lui fallait vendre ses bijoux pour se soigner. Je les ai payés plus de 3 000 dollars et j'apprends que c'étaient des bijoux volés.

— De qui était la lettre d'introduction ? demanda l'inspecteur.

— La voici ! Du Dr Stoneman, qui a traité ma mère il y a quelques années. J'avais à cœur de lui rendre service.

— Jeune voyou, déclara Dan à Niles dès que Mac Cormick se fût retiré, la plaisanterie a assez duré. Vous ne cessez de faire obstruction à la justice depuis le début de cette affaire. Vous allez me dire qui est Henderson ou je vous envoie à la chaise électrique.

— Stoneman, c'est le Dr Stoneman, répondit l'inculpé, baissant la tête.

Muldoon eut un soupir de soulagement et s'épongea le front.

Une demi-heure plus tard, il se présentait en compagnie de deux policiers en civil et de Niles au domicile du médecin, obligeait la secrétaire à renvoyer tous les clients et pénétrait dans le cabinet du praticien.

— Ah ! murmura Stoneman, très pâle, vous avez mis du temps à me découvrir. Mais ne vous y trompez pas. Je ne suis pour rien dans le meurtre de Jane. Je l'avais connue dans la maison Hewitt, où j'accompagnais ma femme. J'en suis tombé amoureux fou au point que ce garçon, ici présent, et elle, m'obligeaient à leur servir de rabatteur. Ma femme reçoit beaucoup, ils se faisaient renseigner par moi sur les personnes de nos relations et les faisaient cambrioler par la suite. Terrorisé et redoutant le scandale, je n'osais les dénoncer. J'ai même dû laisser cambrioler ma propre maison par leurs complices, car eux ne faisaient qu'organiser les vols et payaient des hommes pour accomplir la



— Ruth est la fille de mon premier mariage, dit Mrs. Hyflon.

besogne. J'ignore qui. Je vous en supplie, maintenant que j'ai tout avoué, laissez-moi seul. Que ma femme et mes amis ne sachent rien.

Tout en achevant sa phrase, il s'était brusquement dressé, enjambait l'appui de la fenêtre...

Ce ne fut pas trop des assistants de Dan pour le retenir et le calmer, l'inspecteur lui ayant promis, autant que possible, le secret.

— Maintenant, ajouta Muldoon se tournant vers Niles, puisque vous vous êtes décidé à nous aider, videz le fond de votre sac. Qui exécutait le travail à votre profit ?

— Un individu nommé Willie Garzah et son ami Peter Backalis. Garzah a tué Jane pour s'emparer de tous ses bijoux. Plus tard, dans la nuit, il a jeté à l'eau Peter, qui était toujours ivre, de crainte qu'il ne parlât. Il a voulu me supprimer pour le même motif. J'avais raison d'en avoir peur. Il est très dangereux.

..

Revenons à Halloran, Constantino et Fuller. Après avoir passé au crible, rue par rue, tout le quartier populeux à l'est de New-York, Jim apprit d'une patronne de bar, à qui il montrait la photo de Garzah, que celui-ci était un de ses clients et qu'il était très populaire parmi les enfants du voisinage qu'il faisait danser au son de son harmonica. Ce fut une fillette qui lui indiqua ensuite la maison où demeurait l'acrobate.

— Entrez, cria une voix enrouée, lorsqu'il frappa à la porte de la chambre.

Halloran ouvrit.

Un homme était étendu devant la fenêtre, sur une vieille descente de lit, et s'y livrait à divers exercices d'assoupissement.

— Tiens, dit-il, je croyais que c'était la concierge pour le loyer. Qui êtes-vous ?

— Un employé de l'hôpital Bellevue. Je viens de la part de Backalis, un de vos amis qui a failli se noyer, il a été repêché par des marins...

Bien que Jimmy se tint sur la défensive, l'acrobate bondit sur lui avec une telle rapidité qu'il en fut renversé.

— Reste tranquille ou je te casse en deux, imbécile de mouchard, fit-il. Personne ne sait où je reste, pas même Peter, et, d'ailleurs, il est à la morgue, je l'y ai vu ! Tu crois que je vais t'occire ? Pas si bête ! Buter

un flic c'est être sûr d'aller s'asseoir sur la chaise électrique. Je vais employer le système qui m'a toujours réussi. Je t'endors, puis je file. Tu tâcheras de me rattraper...

Avant de monter chez Willie, Jim avait, heureusement, pris la précaution de téléphoner à Muldoon. Celui-ci avait immédiatement donné les ordres nécessaires pour que fût cerné tout le quartier. D'autre part, Garzah, dans sa hâte, appliqua mal le tampon de chloroforme. Halloran parvint à l'arracher, se traîna jusqu'à la toilette, plongea sa tête dans l'eau glacée et put enfin s'élancer dehors.

Une des premières personnes auxquelles il se heurta, à l'extrémité de Norfolk Street, fut Muldoon descendant d'auto.

— Ouf, je suis content de te revoir, petit déclara affectueusement l'inspecteur.



— Ne me faites pas commettre le péché d'envie, délicieuse enfant, murmura Muldoon.

— Garzah m'a encore échappé en essayant de m'anesthésier.

— Il ne peut être loin. Tout le quartier est en état de siège.

..

La chasse à l'homme avait commencé. On ne charme pas les policiers comme les enfants avec un harmonica.

En quittant sa chambre, Willie comprit aussitôt que la rue était bloquée. Comment sortir du quartier sans être reconnu ? Il se retint pour ne pas courir, s'arrêtant en flâneur devant des magasins, cherchant le meilleur moyen de dissimuler ses traits, combinant un plan. Utiliser un taxi eût été trop risqué. Il voulait sauter dans un autobus encombré, le rata. Le métro était gardé. Il n'y fallait pas songer. Il entra dans une maison de sordide apparence, qu'il connaissait, passa dans la cour, escalada un mur, se laissa glisser dans un chantier de démolitions. Peut-être Hudson Street serait-elle libre ? Il monta sur des toits, traversa des mansardes, mais, chaque fois qu'il remettait le pied sur la chaussée d'une rue, il percevait des voitures sombres et des barrages significatifs.

Il venait de se laisser glisser le long d'une gouttière dans une ruelle quand Halloran, passant à l'angle, le reconnut, lui cria :

— Rends-toi ou je tire.



La confrontation faillit dégénérer en pugilat.

Pour toute réponse, l'homme traquée déchargea son revolver en direction du détective et prit sa course vers le pont de Brooklyn. Jim, qui n'avait pas été blessé, s'élança à sa poursuite, tandis qu'avertis par les coups de feu des policiers arrivaient à la rescousse. L'un d'eux lâcha son chien sur le fuyard. Garzah abattit d'une balle la bête qui lui sautait aux poignets.

Muldoon, qui suivait de près, envoya des autos bloquer le pont de Brooklyn. Quand Garzah, n'en pouvant plus, atteignit l'entrée du pont, d'un élan désespéré il bondit dans l'enchevêtrement de poutres métalliques servant de soutien au tablier de l'ouvrage d'art.

— Descends, nous ne voulons pas d'un héros mort ! lui cria Muldoon. Je te jure que mes hommes ne tireront pas.

L'homme, les traits ravagés par la fatigue et la fureur, montait toujours.

— A quoi bon t'épuiser, Garzah, reprit l'inspecteur, on le sait que tu es un champion de l'acrobatie, descends vite, sinon on t'aidera à le faire...

Au lieu d'obéir, Willie se pencha, vidant son arme sur le groupe de policiers qui se décidèrent, cette fois, à riposter.

Garzah, à bout de souffle, grimpa plus haut, toujours plus haut. Déjà, il a été touché, une douleur atroce lui broie la jambe, mais il ne cédera pas. Les balles sifflent autour de lui.

Subitement, avec un cri horrible, l'assassin lâche la poutre de fer à laquelle il s'accrochait. Le corps tombe en tournoyant dans le vide...

Il est une heure du matin. Voici la ville. Voici ses lumières. Pour cette ville, pour ses lumières, une jeune fille a renié son nom, la simplicité de son existence. Son visage, ses secrets ont été jetés en pâture au monde durant une semaine, dans des journaux qu'un employé de la voirie balaya à ce moment et envoya rouler dans une bouche d'égout...

Demain, nul ne se souviendra plus de sa fin tragique — un drame chasse l'autre — sauf peut-être le vieillard qu'est devenu Stoneman et qui est allé cacher, dans une ferme de montagne, sa honte en même temps que pleurer celle qu'il désira jusqu'à lui sacrifier son honneur. Sauf, peut-être encore, Frank Niles expiant derrière les épais barreaux de sa cellule.

FIN

DES BIBLIOTHÈQUES EN RÉDUCTION POUR 100 FRANCS

Douze et quinze romans nouveaux à succès condensés en 500 pages de texte serré. C'est ce que contiennent respectivement les élégants cartonnages façon livre que vous présente "SUCCÈS".

ÉTUI N° 1 (Rouge)

ROMANS FRANÇAIS : *L'Étoile Aïnthe*, de Maria Le Hardouin ; *Les Jours maigres*, de Georges Govy ; *Les Scorpionnes*, de Maurice Toesca ; *Les Solitudes*, de Marcel Sauvage ; *Planète sans visa*, de Jean Malaquais ; *Made-moisselle de Marville*, de Roger Peyrefitte ; *Comme un vol de gerfaut*, de Françoise d'Eaubonne ; *Remous*, d'Albert Paraz ; *Marthe Vignerel*, d'Olivier Séchan.

ROMANS ÉTRANGERS : *Bethel Merri-day*, de Sinclair Lewis ; *Les Oiseaux de proie*, de Taylor Caldwell ; *Famine*, de Liam O'Flaherty.

Ei, en outre, des **DOCUMENTAIRES :** *Le peuple japonais et la guerre*, de Robert Guillin ; *Roosevelt*, de Frances Perkins ; *La Vie commence demain*, d'André Labarthe ; *Un Violon parle*, de J.-P. Dorian ; *Ceux de la Butte*, d'André Warnod.

ÉTUI N° 2 (Bleu)

ROMANS FRANÇAIS : *Mes Camarades sont morts*, de Pierre Nord ; *L'Homme de la Jamaïque*, de Robert Gaillard ; *Pomme verte*, de P. Vincent ; *Mistigri*, de Gil Buhet ; *Feux changeants*, de Paul Rival ; *Les Gens de Mogador*, d'Elisabeth Barbier ; *L'Enchantement*, de Marcel Brion ; *San Thome*, d'Henry Castillon ; *Le Miroir sans tain*, et *Le Bar de minuit passé*, de Pierre Humberg ; *La Table aux hors-d'œuvre*, de Jacques Nels.

ROMANS ÉTRANGERS : *Anne de Clèves*, de M. Campbell-Barnes ; *Les Demidov*, d'Eurène Fedorov ; *Changement à vue*, de Claude Houghton ; *Lili Marlene*, de Jack Aistroop.

DOCUMENTAIRES : *Paris et le désert français*, de J.-F. Gravier ; *La Vie des aliments*, du professeur G. Tallharico ; *Pourquoi l'Armée rouge a vaincu*, du général Guillaume.

L'équivalent de 1 000 pages de livres ordinaires.

LA PLUS RICHE LECTURE — LE CADEAU LE PLUS APPRÉCIÉ EN VENTE À NOTRE LIBRAIRIE : 100 FRANCS

Envoi franco contre 130 francs chaque étui, ou 245 francs pour les deux, en mandat chèque, ou chèque postal 259-10, adressés à SUCCÈS, 43, rue de Dunkerque, PARIS (10°).

Puisque vous aimez le cinéma,

ne manquez pas d'acheter, la semaine prochaine, le

n° 146 de :

FILM COMPLET



Le récit complet de 2 grands films.

EN VENTE PARTOUT
16 pages : 8 francs.

DÈS AUJOURD'HUI

**PENSEZ A VOS ROBES
FAITES-VOUS INSCRIRE AU**

COURS de COUPE et MODE de la FEMME de FRANCE
MANNEQUINS HAUTE COUTURE A VENDRE

43, rue de Dunkerque, PARIS (X°) - Téléphone : TRU. 09-92



Film Musical des Artistes Associés

Réalisateur : Edgar G. ULMER.
Film raconté par Mary LYSANE.

Distribution :

Nora Salerno.....	MARSHA HUNS.
Salerno.....	HANS YARAY.
Tony Salerno junior.....	PRINCE.
Ruth.....	MARTHA DRESCOLL.
O'Donovan.....	HUGH HERBERT.

Et les plus grands virtuoses de la musique et du chant :
LÉOPOLD STOKOWSKI, BRUNO WALTER, ARTHUR RODZINSKI, WALTER DAMROSCH, et GREGOR PIATIGORSKY, LYSCHATEFETZ, RISE STEVENS, JEAN PIERCE, LILY PONS, HARRY JAMES, EZIO PINZA, etc.

Nous, monsieur Salerno... Vous n'êtes pas dans le mouvement. Tchaikowsky n'a pas écrit cela...

— Mais c'est ainsi que je le sens !

— Nous jouons du Tchaikowsky, monsieur Salerno ! répétait le chef d'orchestre, furieux. Du Tchaikowsky !

Il avait interrompu la répétition d'un coup sec de sa baguette pour rappeler à l'ordre le pianiste frondeur. Celui-ci continuait à répliquer et à défendre sa manière. Des mots décisifs furent échangés. Ou bien Salerno s'appliquerait à jouer comme le voulait M. Damrosch, qui avait la responsabilité de l'interprétation, ou bien il laisserait le clavier.

Salerno, susceptible et buté, clama qu'il préférerait donner sa démission et quitter *Carnegie Hall*. L'acte suivit les mots. En deux bonds, il eut laissé sa place à l'orchestre et gagné l'immense salle mi-obscur, plus immense avec ses centaines de fauteuils vides.

La femme de ménage, Nora, occupée justement à essuyer ces sièges, qui, lors des représentations, s'offraient à la plus riche, la plus brillante et aussi, pour une part, à la plus sensible assemblée, avait assisté à la scène entre les deux hommes en hochant tristement la tête.

Quand Salerno quitta la salle, elle le rejoignit et, avec l'audace timide de sa jeunesse et de sa conviction profonde :

— M. Salerno, vous réfléchirez, n'est-ce pas ? Vous ne quitterez pas *Carnegie Hall*. On ne quitte pas *Carnegie Hall*.

Elle prononça d'autres phrases encore, dont on ne saurait dire qu'il en perçut le sens, dans l'état de colère où il se trouvait.

Cependant, il resta quelques secondes à regarder le joli minois implorant.

S'était-il jamais rendu compte à quel point elle était séduisante et fine, cette femme de ménage de *Carnegie Hall* ? Il était trop exaspéré pour s'attarder, ce jour-là, à l'analyse d'une impression toute nouvelle. Assez brusement, il coupa court et s'enfuit.

Nora, torchon en main, retourna à son humble tâche. Mais, bouleversée par l'incident, elle fut heureuse de s'épancher auprès de son camarade, M. O'Donovan, le portier, qui était venu l'aider :

— Admettez-vous cela monsieur O'Donovan ? Que l'on puisse renoncer à jouer à *Carnegie Hall*... à interpréter la plus belle musique du monde dans ce palais des sons ?

L'autre l'écoutait, bienveillant et incompréhensif. Elle était bien gentille et sérieuse, Nora, mais elle tenait souvent un singulier langage.

— J'espère qu'il reviendra sur sa décision ! murmura-t-elle. M. Damrosch, qui est bon, le reprendrait, j'en suis sûre...

Cette fois, elle parlait plus clairement, et son camarade montra qu'il avait saisi :

— Pourquoi vous tourmenter tant au sujet de M. Salerno, Nora ? Il a très mauvais caractère et n'en fera qu'à sa tête. Est-ce que vous l'aimez, Nora ?

— Oh ! monsieur O'Donovan ! Monsieur O'Donovan ! Pensez vous à ce que vous dites ? M. Salerno est un grand artiste et moi...

— Et vous, Nora, vous êtes à mille coudées au-dessus de lui par votre cœur, par...

Elle le fit taire, véritablement scandalisée qu'il osât la supposer digne et bien plus de l'un de ces demi-dieux qui participaient à la fêerie de *Carnegie Hall*.

Les deux employés parlaient à voix basse, car, sur le plateau, la répétition avait repris.

— Nora... Voulez-vous que nous sortions ensemble, ce soir ?

Mais elle n'écoutait plus son camarade. Saisie, transportée par les sons, on la devinait très loin. Pourtant, d'un geste machinal, elle continuait à essuyer les fauteuils.

Les musiciens s'arrêtèrent. Le dernier mouvement du concerto pour piano et orchestre de Tchaikowsky s'était achevé. Nora gardait son air d'extase.

— Vous aimez beaucoup la musique, Nora ! dit son compagnon.

Elle redescendit sur terre pour répondre :

— Si je l'aime ! Oh ! monsieur O'Donovan ! Mais croyez-vous qu'il y ait des gens qui ne l'aiment pas ? La musique ! Ah ! je trouve si merveilleux de vivre avec elle, chez elle... Même quand les musiciens sont partis, la musique reste...

Le brave homme regardait sa jolie compagne, déplorant visiblement qu'elle eut ces écarts de raison...

— Monsieur O'Donovan, ne l'entendez-vous pas, dans le grand silence de la salle, la musique ?

Il convint qu'il n'entendait rien quand il n'y avait rien à entendre.

— Comme c'est étrange, monsieur O'Donovan ! Pour moi, il reste dans l'air de *Carnegie Hall* en permanentes vibrations. Tous les chefs-d'œuvre interprétés ici y ont laissé leur souffle... Vous savez, comme l'odeur qui persiste dans une bouteille de parfum, même vide...

Positivement, elle avait l'air de suivre le frémissement d'une mystérieuse mélodie. Son ravissant visage était, comme tout à l'heure, durant la répétition, extatique.

..

Elle faisait sa cuisine dans le gentillet logis à son image qu'elle occupait en un coin du palais merveilleux. Au mur, il y avait une illustration reproduisant la grande maison, et Nora n'avait pas perdu l'habitude d'y jeter, de temps à autre, un regard plein de religion. Sur la gravure, une date indiquait, en gros chiffres, la date de la fondation de *Carnegie Hall* : 1891. La gigantesque bâtisse englobait pour la jeune femme de ménage tout l'univers valable. Elle en était elle-même comme une minuscule, humble cellule et vivait des pulsations sonores de l'édifice.

On sonna.

Assez surprise, elle ouvrit la porte.

— Oh ! monsieur Salerno !

Elle n'en croyait pas ses yeux.

Désespéré, il avait été poussé là, et l'accueil empressé qu'il reçut réconforta sans doute son amour-propre si durement mis à l'épreuve quelques heures auparavant. Néanmoins, Nora tenait à son idée. Son respect pour le talent du pianiste ne l'empêchait pas d'y voir clair et de juger qu'il aurait tout à perdre s'il s'entêtait dans son attitude au lieu d'aller s'excuser auprès de M. Dam-



Le grand Salerno acceptait les conseils de Nora, petite femme de ménage.

rosch. Elle ne craignit pas, même, de se ranger à l'avis du célèbre chef d'orchestre :

— Il avait raison, M. Salerno. J'ai assisté à un concert dirigé par Tchaikowsky, où il donnait son concerto. Je peux vous dire que l'interprétation de M. Damrosch est conforme à celle du maître disparu...

Peu à peu, il cessa de protester.

La sincérité persuasive et douce de la jeune fille avait su, sans blesser sa vanité à vif d'artiste, l'amener à considérer les choses en homme raisonnable.

Un peu plus tard, l'affaire s'arrangeait avec le chef d'orchestre. Salerno reprenait sa place au piano conducteur.

De la salle, Nora poursuivant sa besogne, suivait, d'un cœur passionné, la répétition des morceaux qu'elle entendait à nouveau, le soir, dissimulée aux alentours de la scène.

Quelque chose cependant était changé dans sa vie. Elle acceptait que M. Salerno l'attendît à la sortie et l'emménât... Le jovial et débonnaire O'Donovan s'attristait un peu de cette intimité. Jalousie d'homme ? Nous ne dirions pas que son sentiment pour Nora en fût absolument dépourvu. Mais sans doute lui-même n'en avait-il pas conscience. Il s'était attachée à Nora d'une affection surtout paternelle et il avait peur qu'elle ne payât très cher un très fugitif bonheur.

— Salerno n'est pas capable de vous rendre heureuse, Nora. Il vous a choisie pour distraction. Un jour, il vous laissera...

Il ne se trompait pas tout à fait. Cependant, il ne voyait pas non plus tout à fait juste.

Le musicien, certes, malgré sa valeur professionnelle, n'était pas des ces hommes à l'épaule desquels une femme peut s'appuyer en toute confiance. Son algarade avec le chef d'orchestre le démontrait. Susceptible, mécontent, inconséquent, égoïste, on se le représentait mal assumant les responsabilités d'un foyer.

Justement, ces redoutables défauts consolidaient la vigilante, patiente emprise de Nora. D'elle, il recevait ce tribut d'admiration qui lui était aussi nécessaire que l'oxygène. Elle était en outre la petite main ferme qui vous conduisit en ayant l'air de vous suivre. Et, bien que ne jouant d'aucun instrument, elle était musicienne dans toutes ses fibres.

Ah ! Il était vrai que, très jeune, elle avait été frappée par le sortilège de *Carnegie Hall*. Son père y était pompier, sa mère ouvrière, et quelquefois la petite les accompagnait. Mais sûr, on ne lui permettait pas d'approcher du saint des saints, de la scène où nul bruit ne devait parvenir et que des portes matelassées défendaient. Mais, en dehors de l'Ilôt divin, l'enfant allait et venait sous l'œil attendri des collègues de papa ou de maman.

Un jour... sa tante, qui s'était chargée de la reprendre, a cherché. Où était cette petite ? Il fallait l'emmener. Un événement sensationnel allait avoir lieu : Tchaikowsky, le grand Tchaikowsky devait conduire en personne l'interprétation de son concerto ! Les con-

signes de silence autour de la scène étaient plus rigoureuses que jamais. Où était cette petite ?

Cette petite était en train de parler à Tchaikowsky, dans les jambes duquel elle s'était jetée !

— Ah ! mon Dieu !... Maître... Monsieur... Je... Eh !

La pauvre tante, sous son chapeau enplumé, bafoillait de terreur. Tchaikowsky la calma tout aussitôt.

— Quelle gentille petite fille ! disait-il.

— Elle va s'en aller, monsieur... Elle va s'en aller...

— Pourquoi ? demanda le maître.



L'avenir sera beau, ma chérie.

Et, à l'enfant :

— Tu n'aimes donc pas la musique ?

— Oh ! si, monsieur !

Il la regarda. Il y eut un silence.

Que lut-il dans ce regard profond de fillette sensible ?

— Eh bien ! puisque que aimes la musique, tu vas assister au concerto. Tu t'assoiras là, bien sage, contre le portant. Plus tard, tu pourras dire que tu as entendu le concerto de Tchaikowsky dirigé par Tchaikowsky. Comment t'appelles-tu ?

— Nora !

— Viens, Nora...

Viens, Nora... Ces paroles de l'illustre maître des sons contenait-elles une invite du destin, plus mystérieuse que la simple condescendance que Tchaikowsky croyait manifester ?

Les dieux de la musique, qui se tenaient penchés au-dessus de ce coin du monde, la consignèrent-ils dans leur livre d'or ?

Viens, Nora... Viens à la musique ! Viens à ce qui vous soulève, pauvres mortels, et vous donne la prescience du ciel.

Cependant, les machinistes s'étaient empressés d'apporter la chaise demandée par le compositeur qui lui-même y hissa la gamine.

Elle s'y tint sans un mouvement, telle une statuette du temple de la musique, contenant sa respiration. A la dernière note, il lui sembla que l'édifice s'écroulait. C'était cette foule là-bas qui extériorisait son enthousiasme. Des bravos. Des rappels. Un délire.

Nora, sur sa chaise, ne bougeait pas.



Elle n'était pas encore descendue du paradis mélodieux. A la vérité, elle n'en descendrait jamais complètement depuis qu'elle y était entrée dans l'ombre du maître...

Viens, Nora...

Chaque fois que, par la suite, elle passa devant la grande maison, il lui semblait entendre cet appel de ses dieux d'un soir.

Souvent, quand elle quittait *Carnegie Hall*, l'édifice était tout éclairé dans la nuit. Elle n'imaginait pas qu'il pût rien exister dans l'univers de plus prestigieux.

..

Le mariage de Nora et de Salerno fut aussi gai que possible. La jeune épousee étant orpheline, ce fut O'Donovan qui assura auprès d'elle le rôle que l'humble pompier de *Carnegie Hall* eût été si fier de remplir.

Il y alla même de son petit discours, le cher O'Donovan, promettant au couple succès et prospérité. Il semblait revenu de ses préventions. Après tout, Nora était heureuse et elle n'essuierait plus les fautes. Quant à Salerno ? Oh ! mauvaise tête et bon cœur. Il avait agi correctement à l'égard de la jeune fille, la respectant et lui offrant de devenir sa femme.

Les bons vins aidant, et la chaleur communicative des banquets, on eut quelque mal à se tirer des effusions du brave homme. Enfin, il se retira avec le petit groupe d'invités.

Nora et son mari demeuraient face à face.

— Chérie ! murmurait-il, Chérie ! sais-tu que je veux faire de toi la femme d'un musicien consacré ?

— Ne l'es-tu pas déjà ?

— Pas comme je l'entends. Pas comme je veux l'être pour toi.

Elle souriait, plus inquiète que réjouie par ces protestations ambitieuses.

— Tu verras ! reprenait-il. Je réduirai tous ces jaloux...

— Tais-toi ! supplia-t-elle. Pense plutôt aux excellents amis que nous avons. Pense à la musique ! Ne pense pas aux jaloux !

Pour toute

— Tu ne dis rien ? Tu ne crois pas que l'on jouera du Salerno à *Carnegie Hall* ?

Elle le regarda, surprit la flamme vacillante que les boissons successives avaient allumées dans les yeux inquiets qu'il posait sur elle. Elle vit le beau visage crispé comme par un tic. Mon Dieu ! pourrait-elle insulser à ce faible, à cet enfant plein de charmes et de caprices, la force de se réaliser ? Saurait-elle faire surgir ce qu'il devait porter en germe dans le splendide tréfonds de son âme d'artiste ? En en éclair, et plus nettement qu'elle ne l'avait jamais fait, elle mesura la tâche. Avant tout, renforcer sa confiance en lui-même ? Oui, cela était nécessaire ! Mais il fallait aussi, cependant, qu'il ne dissipât pas ses richesses intérieures en châteaux illusoires ? Parler... faire des projets, était une chose... Agir... devenir, était un tout autre stade...

Pourtant comme il insistait, répétant :

— Nora ? Tu doutes de mon avenir ?

Elle lui surpris elle-même de répondre avec un soudain orgueil :

— Le nom de Salerno sera parmi les plus célèbres, mon amour... et je l'entendrai acclamer à *Carnegie Hall*...

— Ah ! Nora !

Transporté, il la couvrait de baisers. Elle se prêtait, heureuse, à cette fougue où l'amour cependant n'avait pas part entière.

Et un bizarre étonnement la saisit, comme après un malentendu, comme si la gloire qu'elle venait de promettre ne concernait pas le faible et cher garçon.

Mais ils avaient, pour un soir de noces, assez parlé d'avenir...

..

Apporter plus de bonne volonté qui ne le fit Nora à construire une existence digne était chose impossible. Hélas ! de jour en jour, son foyer se déséquilibrait davantage. La venue au monde d'un petit Tony ne le consolida pas. Le caractère irrité du musicien, ses aigreurs de raté conscient de son talent et incapable de s'imposer les disciplines efficaces, ses découragements et ses rages rendaient irrespirable l'atmosphère du charmant logis aménagé par Nora. Sans respect pour le sommeil de l'enfant, il en vint peu à peu aux pires scènes. Après quoi, bien sûr, il avait des retours désarmants.

— Pardonne-moi, Nora. Je suis une brute ! Ah ! quel mauvais destin t'a fait me rencontrer ! Mais aussi pourquoi suis-je condamné à végéter... à en regarder monter d'autres qui ne sont que des ouvriers privés du moindre souffle créateur.

Alors, la jeune femme devait lui rendre la



Le mariage fut aussi joyeux que possible.

réponse, il l'embrassa. Elle était si jolie dans sa robe de nuage, si tendre et si pure !

Peut-être crut-il sincèrement qu'il allait devenir un autre homme, pour qui le travail assidu, l'effort quotidien accepté sans rancœur serait la loi ?

Mais il revint à son anxieux besoin d'encouragement : — Nora... Tu es sûre, n'est-ce pas, que le nom de Salerno sera un grand nom ?

— Sûre, mon chéri, sûre...

Elle se blottissait contre lui, qui la tenait étroitement. — Je trouverai des éditeurs pour mes propres œuvres. On jouera du Salerno à *Carnegie Hall*...

Elle s'écarta un peu, et il se rembrunit.



M. O'Donovan, l'ami fidèle.

foi, tout en s'efforçant de lui faire comprendre que rien ne s'obtient sans un travail constant, méthodique. Le « souffle créateur », s'il n'était soutenu par un quotidien courage, s'aurait intuite.

Oh ! elle employait des mots choisis avec prudence, connaissant trop cette susceptibilité ombrageuse. Toutefois, c'était sa tâche à elle de le rappeler à ses devoirs d'artiste et à ses devoirs de chef de famille. Elle assumait sa mission envers lui-même, et envers leur enfant, du mieux qu'elle le pouvait...

Pauvre Nora !

Il lui fallut admettre une autre évidence. Il arriva qu'il fût devant elle comme un étranger, le falot fantôme du beau Salerno de naguère. Il buvait !

Il rentrait, titubant, hoquetant ignoblement. Ses mains... ses mains qui étaient toute leur fortune accusèrent un tremblement de plus en plus prononcé.

O'Donovan, l'ami de toujours, fut seul à comprendre le drame dans sa profondeur, encore que Nora se refusait à la moindre plainte. Il importait de cacher cette honte. Mais O'Donovan, avec la perspicacité des cœurs sincères, devina tout, et ce fut le réconfort de Nora que cette affection solide et si délicate !

Hélas ! bientôt, aux yeux de tous, Salerno apparut tel qu'il était : un ivrogne. Par quel miracle le maintenait-on encore à l'orchestre ? Était-ce par égard pour sa vaillante jeune femme ? Mais cela ne durerait pas. Nora savait qu'un jour, forcément, il perdrait sa place et que ce serait la fin pour eux.

Un soir, elle regardait comme tant de fois la pendule. Jamais il ne s'était attardé tant...

Avant couché Tony, elle sortit à la recherche du malheureux. D'abord, elle se rendit à *Carnegie Hall*. Il avait parlé d'une répétition. Elle tremblait avant de franchir le seuil, si familier, de l'entrée des artistes. Comme elle avait raison ! Car, cette fois et malgré l'application de O'Donovan à amortir le choc, elle put se demander comment elle supporterait la réalité brutale. Salerno — depuis des semaines déjà — avait été remercié. Jamais plus il ne tiendrait sa partie dans le grandiose orchestre !

Où était-il donc à cette heure ?

Eh ! là où il était quasi du matin à la nuit : au café, à boire leurs dernières ressources et palabrer imbécilement avec ses frères en beuveries.

Nora regagna leur petit appartement. Tony dormait de son innocent sommeil. L'anxieuse veille continuait pour elle. Enfin, un pas traînant, incertain, qui buttaient aux marches, se fit entendre, ce pas épouvantable qu'elle connaissait trop. Il put ouvrir la porte.

Jamais elle ne l'avait vu en pareil état ! Jamais, non plus, il n'avait eu cet air mauvais. Elle pensa se montrer sage en ne disant rien. Mais il s'offensa de ce silence même. Il voulut crâner et s'irrita de la douceur qu'elle opposait.

— Je t'en prie... Nous parlerons demain... Veux-tu manger quelque chose ?

Il répondit par des sarcasmes. Il criait fort. Elle lui rappela que l'enfant dormait.

L'ivrogne s'en moquait bien !

Mon Dieu ! Ces dents grinçantes, cette folie dans le regard, n'était-ce pas les symptômes de l'abominable délire qui saisit ses pareils et les rend capables de tous les crimes ?

— Chéri... Calme-toi !

Dans sa fureur insensée, il brisait ce qui lui tombait sous la main. Il levait sur sa femme son poing de brute déchaînée. Dans la pièce voisine, l'enfant se mit à pleurer.

Il voulut s'approcher du berceau. Une lutte inégale s'engagea entre la mère, qui défendait son petit, et le père indigne.

— Eh bien ! Je m'en vais ! éjecta-t-il d'une manière plus grossière. Je te débarrasse !

Il ouvrit la porte.

Elle voulut le retenir, à cause du danger qu'il y avait pour lui à débambuler au dehors en pareilles conditions. Il la repoussa. Haletante, appuyée au mur, elle l'entendit qui essayait de descendre. Puis ce fut le bruit retentissant d'une chute. Elle se précipita.

Salerno gisait, le crâne ouvert, au bas de l'escalier.

Tac... Tac... Tac... Tac...

Le battement du métronome scandait les exercices de piano de Tony Salerno.



Qui reconnaîtrait dans cette dame imposante, l'humble Nora de naguère ?

Il avait à peu près quinze ans, mais, déjà, on le sentait maître de toutes les difficultés musicales. Sa mère, allant et venant, approuvait. A un moment, elle accéléra le métronome.

Tac tac... Tac tac...

Une ou deux secondes encore, puis elle fronça le sourcil :

— Recommence, Tony... Là ! Bien !... Non ! Ne presse pas le mouvement...

On devinait que, pour cette mélomane non plus, le rythme n'avait plus de secret.

Par delà les fenêtres élégamment voilées, s'apercevait un des murs de *Carnegie Hall*. La mère et le fils étaient nichés, comme Nora autrefois, dans l'un des alvéoles de l'immense ruche. A cette différence que l'appartement d'aujourd'hui donnait presque une impression de luxe.

La vie de M^{me} Salerno s'était singulièrement améliorée depuis le décès tragique de son mari. Elle occupait maintenant, dans l'administration de *Carnegie Hall*, un poste de commande. N'était son joli visage demeuré jeune, on aurait pu ne pas reconnaître tout de suite la servante d'autrefois dans cette femme élégante et que l'on devinait capable d'autorité.

Elle avait, aussi, cet air indéfinissable de bonheur que l'on voit aux gens s'épanouissant dans le climat de leur choix, y cultivant leur rêve.

Carnegie Hall... L'éducation musicale de son fils. Que pouvait-on désirer au delà ?

Ah ! il y avait le souvenir des mauvais jours qui empêchait que l'on goûtât une totale sérénité.

Mais, pour rejeter ces craintes, il suffisait de regarder autour de soi. De se lever au creux du temple tutélaire, de pousser une porte capitonnée et d'assister à l'exécution des plus belles pages. Ou, tout simplement, d'écouter Tony.

— Qu'est-ce que tu joues là ?

Elle avait sursauté péniblement.

— Quelque chose de ma composition, dans le rythme moderne !

Il frappait sur les touches, et c'était une danse effrénée. Samba ? Rumba ?

Horreur et sacrilège !

Elle l'obligea de s'arrêter pour revenir à Bach.

Il céda en maugréant et non sans avoir défendu sa manière :

— Enfin, maman, il faut être de son temps. La musique doit s'adapter à la vie... être traversée des coups de klakson de la rue... vibrer d'une frénésie de vitesse...

Wagner, je t'assure, écrirait comme ça aujourd'hui...
— Tais-toi... Reprends ta quatrième fugue... Non !

Non ! Ne cours pas...
Et elle réglait le métronome.

— Tac... Tac... Tac... Tac...
Une autre fois, ce virtuose en serre ne s'avisa-t-il pas de lutter à coups de poings, dans la rue, avec des camarades de son âge ?

— Penchée par l'une des fenêtres de *Carnegie Hall*, elle eut quelque peine à se faire entendre.

— Tony ! Tony ! Veux-tu monter ?

Et, quand il fut là, encore haletant de la bonne partie :
— Tes mains, Tony ! Tu ne penses donc pas à tes mains !

— Elles ne sont pas en cristal, maman, voyons !
J'ai bien le droit de me bagarrer... Les autres...

— Les autres seront des marchands ou des notaires.
Toi, tu appartiens à la musique... à *Carnegie Hall*...

Il soupirait.

Elle le conduisait à son piano.

Alors, par vengeance de grand gosse, il se mettait à dérouler l'une de ces improvisations endiablées qui,

Parfois, elle se souvenait de ce soir lointain où elle avait prononcé :

— Le nom de Salerno sera parmi les plus grands, et je l'entendrai acclamé à *Carnegie Hall*...

Dans cette sorte d'étuve musicale à haute tension, tous les jeunes « espoirs » américains briguaient de se faire inscrire pour des études comparables à celles qui composent le programme de n'importe quel Conservatoire.

M^{me} Salerno avait précisément pour tâche de recevoir, de porter sur les registres ces débutants élus et c'est dire qu'elle ne se privait pas de les encourager, voire, de les aider, même pécuniairement. Cette envoûtée de musique pouvait-elle admettre que, pour une question de gros sous, un être bien doué vit les portes du sanctuaire se fermer devant lui ?

M. O'Donovan, qui, lui aussi, avait monté en grade, essayait parfois de freiner ses libéralités. C'était pour la forme. Il n'y avait rien à faire. Les subsides qui n'étaient pas engloutis par les études de Tony n'en appartenaient pas moins à la musique, à la gloire de *Carnegie Hall*, à cet autel sacré dont elle s'était faite la vestale.

Lui, Tony, poursuivait son chemin de brillant sujet. Un peu, aussi, mauvais sujet. Elle n'arrivait pas à comprendre cette fougue fantaisiste qui la poussait à sortir du classicisme pour extérioriser du fond de lui-même ces thèmes modernes, où rien ne se reconnaissait de la technique des vieux maîtres.

Mais le jeune homme était parfois appelé auprès de quelque grande vedette pour un « arrangement » musical ou, simplement, pour tenir le piano durant que, en quelque partie de *Carnegie Hall*, avait lieu la répétition d'une scène d'opéra.

Ce fut ainsi qu'il rencontra Ruth.

Ruth n'était pas une vedette. C'était une très jolie femme frayant dans le monde artistique. Sans doute était-elle elle-même chanteuse ? Tony ne savait pas. Le jour qu'il la vit, elle faisait partie de la petite cour qui entourait un célèbre ténor. Il reçut le coup de foudre. De son côté, Ruth parut le trouver charmant. Peu enclin aux hésitations, aux atermoiements, il l'invita tout aussitôt à dîner. Elle accepta.

Et Tony commença de faire des calculs.

Il n'avait pas réfléchi qu'il était à court...

Demander à la mère ? Elle voudrait savoir pourquoi ! Non, mieux valait s'adresser au ténor qui devait être à même de comprendre. Il n'était que de le regarder, assis sur le divan entre deux frais minois.

Sur la partition même, Tony écrivit sa requête.

L'autre lut, sourit, acquiesça, introduisit entre les feuillets le billet qui manquait à l'amoureux de Ruth. Oui ! il était sauvé.

Aie ! pénétrant dans la boîte de nuit dont elle lui avait donné l'adresse, il fut ressaissi de toutes les angoisses du jeune homme pauvre en pareil cas.

Un maître d'hôtel s'avancait :

— Monsieur désire la table retenue pour M^{lle} Ruth ?

Mais elle n'était pas là.

Comme il prenait place, anxieux à plus d'un titre, il la vit qui apparaissait sur l'étroite scène.

Ruth était la première attraction du *Poisson d'Or* et il oublia ses perplexités en l'admirant, si jolie et si gracieuse. Elle chantait avec grâce, et Tony ne ménagea pas ses applaudissements.

Alors elle s'approcha, s'assit en face de lui.

— J'ai une faim de loup ! déclara-t-elle. Et une soif ! Maître d'hôtel ? A-t-on mis à la glace le champagne que j'ai demandé ? Ah ! bien ! Merci beaucoup. Avec ça, pour commencer, voulez-vous nous donner du caviar ?

Levant les yeux au-dessus du menu, pour s'adresser à son hôte :

— Hein ? Que dites-vous de quelques sandwiches au caviar... suivis d'une sole Mornay... et de béccassines flambées...

Tony n'avait plus de salive.

— Je... Excuse-moi... Je ne mangerai pas... Mais, je vous en prie... Commandez ce qui vous plaît... Pour moi, maître d'hôtel, ce sera seulement un verre d'eau minérale...

Le maître d'hôtel se retira, et alors la chanteuse de se récrier :

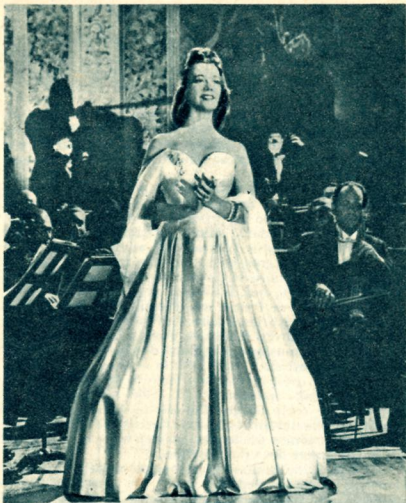


Tony rencontre
Ruth.

malgré le don créateur dont elle témoignait, exaspérait sa mère.

Ces sortes d'orages se rapprochaient de plus en plus, mais elle les oubliait quand ils se retrouvaient côte à côte, dans la grande salle, pour une audition de haute classe. Alors, le fantaisiste Tony semblait goûter, autant qu'elle-même, les majestueuses harmonies sans klakson ni hurlements de sirènes. Et puis Nora retrempe ses fibres nerveuses dans les ondes vivifiantes de la musique.

Comment n'avoir pas tous les courages après un séjour parmi les dieux, à la suite de Bruno Walter conduisant le prélude des *Maitres chanteurs*, Artur Rubinstein interprétant *La Polonaise en la bémol*, de Chopin, et *La Danse du feu*, de Manuel de Falla, Gregor Piatigorsky, le plus grand violoncelliste du monde, dans *La Mort du cygne*, avec ensemble de harpes, Artur Rodzinski conduisant *la Cinquième symphonie*, ou Lily Pons vocalisant du Rachmaninoff, ou *l'Air des clochettes*, etc. Oh ! oui ! Ses dieux chéris permettraient qu'un jour, sur cette scène de *Carnegie Hall*, parut Tony. Il n'était pas possible que cela ne fût pas. La rançon de ce bonheur-là, elle l'avait versée minute à minute, elle continuait à la verser sans compter, ayant tout sacrifié, sa vie de femme, et toutes les joies faciles de la jeunesse, comme une religieuse offre tout à sa Divinité.



Lily Pons à Carnegie Hall.

— Vous ne me faites pas honneur ! D'après mon contrat, j'ai droit à un invité par soirée... La direction m'offre ainsi deux soupers... mais à condition, justement, que nous donnions le bon exemple aux tables voisines !

Voilà qui changeait tout et lui rendit un appétit formidable.

Un incident, à longue portée, marqua cette première soirée. Le pianiste qui conduisait le jazz s'était fait brusquement excuser, et son remplaçant manquait de dynamisme, jugeait le manager de la troupe.

A l'instigation de Ruth, Tony fut sollicité.

Il ne remporta pas un succès, mais un triomphe. Pour blâsée que fut l'assistance, il y avait dans le jeu du jeune pianiste un souffle, une ardeur dont on ne pouvait méconnaître l'étonnante originalité.

Séance tenante, le manager lui proposa un engagement. Un traité mirifique, Un pont d'or. Plus d'argent, tout de suite, que le jeune virtuose avait rêvé d'en gagner par des années de travail et de chance.

Il ne se fit pas prieur... Signa.

Tony Salerno devenait musicien de jazz.

M^{me} Salerno, couchée, les yeux sur sa pendulette de chevet, attendait.

Quand il entra, s'ébrouant encore de son triomphe, elle se garda de la moindre observation. Mais il avait hâte de lui conter sa merveilleuse aventure. Il était maintenant un homme riche. Il l'expliqua.

Sa mère bondit.

Quitter Carnegie Hall alors qu'il était sur le point d'obtenir la récompense suprême : de se faire entendre sur le plateau. Et, cela, pourquoi ? Pour un destin de pitre, d'artiste à côté. Il avait signé ? Et après ? Elle se faisait fort de le dégarer de ce ridicule contrat d'un soir de champagne.

Pauvre mère ! Elle se heurtait à une volonté butée et violente. Ce n'était plus Tony qui était devant elle. C'était son père. La même scène, à vingt ans de distance, se renouvelait. La résolution du garçon était, d'ailleurs, d'autant plus farouche que l'amour y tenait sa part. Renier son engagement, c'était renier Ruth. Le jazz auquel il se trouvait incorporé devait partir pour une tournée mondiale. Laisserait-il Ruth s'en aller ainsi ? Autant lui demander de renoncer à la lumière ?

Comme avait fait son père, jadis, Tony sortit en claquant la porte...

♦♦

Nora se sentait plus dépouillée que si on lui eût arraché la peau. Quel écroulement. Quelle douleur ! Quel vide !

Elle eut le courage de ne pas mourir, de continuer son existence quasi monacale.

Simplement, avec plus de largesse, elle s'appliquait à aider les desservants du dieu Musique.

Elle sut qu'il avait épousé Ruth. Elle sut sa brusque gloire.

Un jour, rentrant chez elle, elle surprit sa servante noire en train de danser sur un air de disque : l'un des plus récents enregistrements du célèbre compositeur moderne : Tony Salerno.

— Ça té joï, m'ame Saëno... Té joï, soupirait la négresse.

Mais sa patronne arrêta le pick-up.

La servante sortit.

Nora reprit le disque, imaginant, le regard perdu, ce Tony qu'elle ne connaissait pas, ce Tony célèbre, car il était en effet très célèbre, dont les journaux citaient parfois les cachets astronomiques.

Elle remplaça le disque sur le pick-up.

La singulière musique ! Avec ses dissonances, ses stridentes arpeges.

— Triiling...

Cela, c'était la porte. On sonnait.

Une deuxième fois, M^{me} Salerno interrompit le disque et s'en fut à la porte.

— Je suis Ruth ! annonça la belle jeune femme qui se tenait sur le seuil.

Ruth ! La femme fatale ! Celle qui avait entraîné Tony !

Mais comme elle paraissait humble ?

— Maman... J'ai beaucoup de chagrin !

Et cette phrase lui ouvrit à la fois, tout grands, et le cœur et la maison de Nora.

— Entrez, mon enfant. Que puis-je faire pour vous ?

— Nous sommes fâchés, Tony et moi... J'ai voulu lui donner un conseil que je croyais juste, maman... Alors, il s'est emporté...

La même histoire ! Toujours la même histoire !

— Et je suis partie... Je l'ai laissé à Chicago...

Ah ! ce n'était pas lui. C'était elle qui était partie ! Peut-être était-ce mieux ?

— Mais j'ai regretté tout de suite. Alors, je lui ai envoyé un télégramme très tendre, annonçant mon retour, et voilà ce qu'il me répond. Maman, voyez !

Elle tendait un message que prit Nora, un message terriblement laconique :

Reste où tu es.

— L'aimez-vous ? fut la première question de la mère de Tony après avoir lu.

— J'en suis folle ! avoua sa belle-fille. Il est tout pour moi ! Maman, aidez-moi à le reprendre.

Les deux femmes décidèrent de partir, ensemble, pour Chicago. Il ne restait qu'à faire retenir les places pour l'avion. M. O'Donovan s'en chargeait.

Leurs préparatifs furent prompts.

Mais... qu'est-ce que vint raconter O'Donovan ? Il n'y avait rien de libre pour le prochain départ ? Eh bien ! à quelle heure le suivant ?

O'Donovan s'en occupait.

On allait leur apporter leurs billets.

En attendant, proposa le vieil ami, que ces dames s'installent dans la salle de concert ? Le programme comportait les œuvres préférées de M^{me} Salerno.

Mais, pour la première fois de sa vie, M^{me} Salerno n'était pas toute à la musique ! On ne leur apportait pas ces places...

Assise à côté de sa belle-fille, dans une loge, elle consultait sa montre, discrètement, puis de plus en plus nerveusement.

Ruth, aussi, s'inquiétait.

Ah ! la porte de la loge était poussée. Voilà O'Donovan :

— Vous avez les billets ?

— Attendez... On vous les remettra...

— Mais nous allons manquer l'avion !

(Suite page 16.)

Nos lecteurs qui le désirent peuvent, en nous adressant une enveloppe timbrée à 15 francs, recevoir une réponse directe et rapide.



La semaine dernière nous nous sommes adressés spécialement aux lectrices, en vertu de ce principe qui veut que les femmes passent toujours les premières, dans les journaux comme sous les portes ! Mais aujourd'hui, amis lecteurs, c'est vous qui avez la parole. Il ne faut pas faire de jaloux, sinon vous seriez capables de reprocher au cameraman amoureux d'abuser de son état pour favoriser le beau sexe ! Nous allons donc vous demander aujourd'hui, messieurs, ce que vous pensez des femmes. Je ne doute pas que cette question va m'attirer un déluge de lettres, et que j'en verrai de toutes les couleurs !

Mais puisque cette rubrique est avant tout cinématographique, nous allons transposer la question sur le plan du cinéma, et voici comment :

Vous avez souvent remarqué que dans de nombreux films, et plus particulièrement il y a quelques années, on nous présentait des femmes fatales, autrement dit des « vamps ». Ces splendides créatures, qui se tortillaient sur l'écran dans des déshabillés de dentelles ou de soie, révélant généreusement des jambes nues sans défauts, exerçaient leur séduction au moyen de déhanchements voluptueux, de faux cils et de fume-cigarettes interminables. Elles semblaient n'avoir d'autre mission que de troubler dangereusement l'âme vertueuse des hommes, de les mener au crime et au déshonneur, et de les abandonner ensuite avec la plus parfaite désinvolture. Telles étaient ou telles sont encore les Gloria Swanson, les Garbo, les Marlène Dietrich, les Viviane Romance.

Mais voilà que tout à coup cette mode des vamps a paru fléchir. Et l'on vit surgir sur l'écran des petites filles toutes simples, toutes naïves, avec de grands yeux étonnés, de bonnes joues roses et un petit cœur sans artifice, dans le style de Shirley Temple, de Maureen O'Sullivan, de Dany Robin, Marcelle Derrien, Odette Joyeux, et j'en passe...

Lesquelles préférez-vous, chers lecteurs ? Nous attendons vos réponses. Elles seront sans doute amusantes. Et, du même coup, toutes nos charmantes lectrices sauront si, pour vous plaire, elles doivent devenir des créatures compliquées et indéchiffrables... ou demeurer tout bon-

nement des petites filles simples et naïves.

LE CAMERAMAN AMOUREUX.

Réponses aux lettres :

JOLI DIAMANT NOIR. — Cette lectrice, dont le pseudonyme n'il n'est pas spécialement modeste, est cependant bien gracieux, nous demande, d'une écriture élégante, une véritable consultation sentimentale. « Ce Joli Diamant noir, écrit-elle, a aimé plusieurs fois et se demande si la femme peut se fixer un idéal. Elle a dix-huit ans, et elle aspire beaucoup à aimer sérieusement, à avoir un foyer stable et attrayant, avec un homme attentionné. Ne pouvez-vous me dire comment l'on s'aperçoit que l'on aime pour de bon, car précédemment je n'aurais pas hésité, au début de n'importe quelle amourette, à m'unir pour la vie avec l'homme désiré à ce moment-là. Pour moi, je ne comprends pas l'artiste de cinéma qui se marie. Il est trop tenté par son entourage et le mariage ne lui est pas nécessaire. Pour moi, je ne veux pas d'un artiste, ils se révèlent trop inconstants et égoïstes. »

Réponse. — Joli Diamant noir, permettez-moi de vous dire que vous semblez n'avoir encore sur l'amour que des notions imprécises, et que vous en parlez un petit peu à tort et à travers. Vouloir s'unir pour la vie à l'occasion de n'importe quelle amourette serait de l'enfance. Quant au moyen de reconnaître le véritable amour, il est impossible à donner. Quand on aime « pour de bon », comme vous dites, cela se sent dans toutes les fibres de l'être, jusqu'au plus profond de soi-même. C'est indéfinissable, mais, croyez-moi, il n'y a pas à s'y tromper. En vous lisant, il y a fort à parier que vous n'avez jamais encore aimé sérieusement. Vous avez tout le temps : à dix-huit ans, on commence à peine à comprendre ces choses-là. Et comme vous semblez fine et intelligente, vous trouverez certainement bientôt ce bonheur dont vous parlez avec tant d'assurance et d'indécision. En tout cas, c'est ce que je vous souhaite. Ne vous analysez pas trop, vivez simplement, et écrivez-nous encore si le cœur vous en dit !

M. J. O., A. BLAGNY. — Ce lecteur nous envoie sa photographie pour un examen de physiognomonie.

Réponse. — Vous nous demandez, cher

monsieur J. O., de faire l'étude de votre visage et de vous répondre directement par lettre. Nous nous excusons de ne pas accéder à votre désir, mais la physiognomonie est un passe-temps que nous avons intégré dans notre rubrique pour l'amusement des lecteurs, et vous comprendrez aisément que nous ne pouvons pas donner des consultations particulières.

Je ne vous en répondrai pas moins que votre visage est intéressant. Il nous apparaît comme celui d'un homme loyal, de commerce agréable, peut-être un peu timide. Le front haut et très dégagé dénote chez vous un esprit clair, assez vif, avec une grande curiosité en toutes choses. Vous ne devez pas être très expansif, et vous êtes sans doute ce qu'on appelle vulgairement un « nerveux rentré », avec de rares et très vives colères, contrastant avec un naturel généralement calme. Malgré ce calme apparent, vous devez être un passionné, comme le trahit votre regard, avec beaucoup d'esprit de suite et de ténacité en amour. Corrigez-vous d'un certain scepticisme, qui n'a rien à faire avec votre nature.

JEAN R., A. ARLES. — Ce lecteur nous écrit : « Je voudrais que vous me fassiez savoir où je pourrais écrire pour devenir acteur de cinéma. Et je voudrais aussi une photo de la vedette américaine Rita Hayworth. »

Réponse. — Encore un « mordu » du septième art ! Devenir acteur de cinéma ? Je crains bien qu'un tel désir ne vous apporte par la suite beaucoup de déceptions. Évidemment, rien n'est impossible, et vous avez peut-être du génie en puissance. Mais ignorez-vous la somme de travail, de démarches, d'efforts que nécessite une telle carrière ? Ignorez-vous aussi qu'il faut être sur place, se faire remarquer, débiter par la figure ? Savez-vous aussi qu'il y a en France des milliers de figurants et des centaines de seconds rôles, qui, pour de travail, qui sont en demi-chômage et courent les agences du matin au soir en quête d'engagements ? Réfléchissez à tout cela, et peut-être alors serez-vous moins enthousiaste. En ce qui concerne la photo de Rita, envoyez-nous une lettre, nous la transmettrons à la firme qui édite ses films en France.

DENISE, A. PARIS. — « Encore une qui, parmi les centaines de lettres que vous recevez, vous apportera l'admiration d'une simple petite Parisienne pour le grand Gérard Philipe. Je suis fiancée et j'ai eu beaucoup mon fiancé, mais est-ce ma faute si Gérard, ce beau garçon qui doit être très sentimental, m'a profondément troublée et a pris même une petite place dans mon cœur ? Pourriez-vous alors me faire parvenir une de ses photos dédiées ? J'en serais si heureuse... »

Réponse. — Franchement, vous m'embarrassez, petite Denise. Sur le plan purement cinématographique, vous avez raison d'admirer Gérard Philipe, et j'admets fort bien les collections de photos et d'autographes. Mais que cet artiste ait pris une telle place dans votre cœur, alors que vous êtes fiancée, voilà qui me choque un petit peu. Vous êtes sans doute me trouver bien vieux jeu. Mais franchement, très franchement, si vous apprenez demain que votre fiancé est amoureux de Viviane Romance et qu'il lui a écrit pour lui demander sa photo, qu'en penseriez-vous ? Vous lui feriez une scène, à ce fiancé amateur de stars ! En conclusion, si vous croyez avoir honnêtement vis-à-vis de celui qui vous aime, écrivez à Gérard Philipe, et nous lui transmettrons votre lettre. Mais si vous sentez le plus petit scrupule, alors abstenez-vous : je vous assure que ce petit sacrifice sera largement compensé par l'amour !

Le C. A.

(Toutes les réponses seront publiées dans le journal avec les initiales ou le pseudonyme du correspondant.)

Elle s'oubliait jusqu'à chuchoter encore, alors que, sur scène, l'illustre violoniste Jascha Heifetz déjà élevait son violon.

Puis la grande magie fut la plus forte. Durant toute la symphonie, M^{me} Salerno, comme tant d'autres fois, ne fit qu'un avec l'océan d'ondes.

Si la pensée de son fils, de son foyer menacé, persista à la tourmente, peut-être fût-ce parce qu'au très fond d'elle-même, le cuisant regret de ce qu'elle avait rêvé ne pouvait que se réveiller en une telle atmosphère. J'entendrais le nom de Salerno acclamer à Carnegie Hall...

Mais le morceau prenait fin. Le fameux chef d'orchestre Fritz Reiner faisait face aux ovations.

— Il nous faut aller maintenant, monsieur O'Donovan... Je vous assure.

Ruth aussi s'était levée. Ni l'une ni l'autre ne comprenaient rien à l'inertie souriante du vieil ami.

Quand tout à coup...

— Mesdames, messieurs, vous allez entendre, pour la première fois à New-York, la *Rapsodie de la 57^e rue*, du célèbre compositeur Tony Salerno. Le jeune maître en conduira lui-même l'exécution.

Un roulement d'applaudissements.

Tony s'avancant, désinvolte.

Sa baguette frappa le pupitre.

La mère et l'épouse se regardèrent, interdites, éblouies. Ainsi donc, voilà le sens du télégramme de Tony : *Reste où tu es...* Et tout le monde était du complot, y compris O'Donovan, dont la bonne figure se plissait de bonheur dans le dos des deux femmes.

L'orchestre attaqua. Des larmes se mirent à couler des yeux de M^{me} Salerno. Larmes de joie. Larmes de fierté. Car l'orchestration magistrale restait, dans sa nouveauté, digne des maîtres anciens. La grande prêtresse de la musique en eut l'immédiate et orgueilleuse certitude : aux sources classiques, son fils devait la perfection de sa forme, à lui-même, à son propre génie, seul, il devait la souplesse, le *brio*, l'audace heureuse qu'élevaient sa composition au rang de chefs-d'œuvre.

Les dieux de la musique, elle n'en doutait pas, écoutaient, attentifs, penchés au-dessus de Carnegie Hall...

FIN

Êtes-vous certain de soigner votre visage comme il convient ?...

N'oubliez pas qu'un bon nettoyage et quelques massages de temps en temps sont indispensables pour entretenir la vitalité et l'éclat de votre peau. Avez-vous également la ligne que vous désirez ? Vos cheveux sont-ils tels que vous le souhaitez ?

L'Académie de Beauté de la Femme de France

43, rue de Dunkerque, Paris-X^e,
tél. : TRUDAINE 09-94.

vous offre, par spécialistes diplômés et aux meilleurs prix, tous les conseils et les soins que réclament votre visage et votre chevelure. — Tarifs gratuits sur demande.

POURQUOI ne réussiriez-vous pas ?

Demandez au Professeur ANDRIEU (serv^r P. C. n° 8, rue des Balanques, TOULOUSE, une analyse détaillée de vos moyens de réussite (amour, affaires, etc.). Joignez : date de naissance, enveloppe timbr. avec adresse, et 25 fr. en T.-P. pour frais.



Prix de l'analyse : 100 fr. MAIS N'ENVoyez PAS D'ARGENT. Paiement seulement si satisfaction.

chaque Mardi

Cinémonde

LA REVUE MONDIALE DU CINÉMA



LA VIE PALPITANTE DU CINÉMA

SES GLOIRES, ...

SES AMOURS, ...

SES DRAMES, ...

20 p.

intimités...
rêves...
confidences

DES GRANDES VEDETTES
DE L'ÉCRAN

Tous les Mardis dans

CINEVIE
CINEVOGUE

Seulement 25 frs

EST-IL POSSIBLE DE
GRANDIR
A TOUT AGE ?

Grâce aux nouveaux soins SCIENTIFIQUES AMÉRICAINS. GARANTIS pour augment. de buste - ou jambes seules - de plus. cent. GRAND ou FORT, minim. dépense. Appr. par Corps Médic. Succ. cert. Inouïes rends. Maitre GRATUITE. Discretion. OLYMPIC N° 16 19, Boulevard Victor-Hugo, NICE

BONHEUR & FORTUNE

SONT DANS VOS CHEVEUX !

— Amour — Retour d'affection — Affaires —

L'ASTRO-RADISTHOGRAFIE

fera vaincre toutes difficultés. Envoyez date naissance et (important) une petite mèche de cheveux, envelop. timbr. et 150 fr. "Prof. PAGLIO". Boîte postale 92, Paris (17^e). (Service N.)

NEZ PARFAIT
FACILE À OBTENIR
LE RECTIFIQUEUR AMÉRICAIN
BREVETÉ, réduit rapidement, le soir en dormant, tous les nez disgraciés. Envoi contre 2 timb. LABORATOIRE DE RECHERCHES N° 204 ANNEMASSE (Hte-Savoie), France.

CADEAU
Il y a dans cet arbre magique
Pour chacun un superbe Cadeau !
Il suffit d'assembler les lettres dispersées pour former un proverbe
A TITRE DE PROPAGANDE, une marque connue distribuera gratis, sans frais
5.000 Batteries de Cuisine
ALUMINIUM FORT (17 PIÈCES)
La distribution sera faite gratuitement parmi les lecteurs ayant trouvé la solution exacte. — Chacun peut donc recevoir le merveilleux cadeau. — Répondez de suite en joignant une enveloppe portant votre adresse à la
DIRECTION DU CONCOURS, Rayon A - 11, rue Molebranche, PARIS

Magnifique collier
Inimitable pièce de Bijouterie toujours à la Mode.
Faites graver sur le Cœur vos initiales et celles de l'être cher.
GARANTI DORÉ A L'OR FIN
PRIX 295 fr.
Chaque lettre gravée : 10 francs en sus.
Envoi franco à réception de mention de la commande ou circulaire.
[sup. 95 francs pour frais]

ARÉOR
74, Rue Follie-Méricourt
Service F. C. 15 Paris XP

SOCIÉTÉ PARISIENNE D'ÉDITION
43, rue de Dunkerque - PARIS (X^e)

N. M. P. P.

Régie exclusive de la Publicité : A. D. P.,
1, rue des Italiens, Paris (IX^e). (Pro. 74.54).